



# Le problème de la conscience du passé d'après les études récentes

Philippe Malrieu

## ► To cite this version:

Philippe Malrieu. Le problème de la conscience du passé d'après les études récentes. Journal de Psychologie normale et pathologique, N. Boubée, 1954, pp. 91-108. <halshs-01104843>

**HAL Id: halshs-01104843**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01104843>**

Submitted on 19 Jan 2015

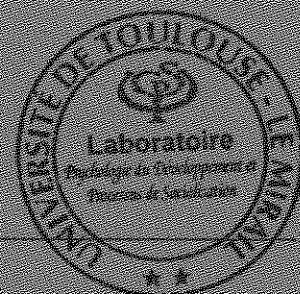
**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JOURNAL  
DE  
PSYCHOLOGIE  
NORMALE ET PATHOLOGIQUE

FONDATEURS : P. JANET et G. DUMAS  
DIRECTEURS : P. GUILLAUME et I. MEYERSON

JANVIER-JUIN 1954



PH. MALRIEU

Le problème de la conscience du passé  
d'après les études récentes

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

## LE PROBLÈME DE LA CONSCIENCE DU PASSÉ D'APRÈS LES ÉTUDES RÉCENTES

---

Les recherches sur la mémoire se sont multipliées en un foisonnement où il est facile de reconnaître l'influence de philosophies divergentes. Les travaux issus des expériences d'Ebbinghaus ne semblent pas pouvoir se recouper avec les observations introspectives. On ne voit pas davantage comment les études sur le rôle des structures perceptives, des attitudes affectives, des cadres sociaux peuvent s'articuler entre elles ou avec les théories précédentes. La tentation fut grande, dès lors, ou bien d'éviter le piège métaphysique en se cantonnant dans l'étude positive des faits — d'où les nombreuses recherches sur les « lois de la mémoire »<sup>1</sup> —, ou bien d'abandonner toute ambition d'unifier les phénomènes mémoriels, et de reconnaître une pluralité de mémoires.

Cette dernière position porte la marque bergsonienne. Nombreux sont les auteurs qui après *Matière et mémoire* reconnaissent que la mémoire se situe à plusieurs niveaux. Il faut citer notamment L. Dugas, pour sa distinction de la mémoire brute et de la mémoire organisée<sup>2</sup>. Mais, ne se bornant pas à voir dans l'habitude et dans le souvenir deux niveaux de la mémoire, Bergson en a fait l'expression d'un dualisme quasi substantiel. Par fidélité à la thèse des *Données immédiates de la conscience*, il délie le souvenir de toute attache

1. Calquées sur les lois de la physique élémentaire, elles étudient le nombre des éléments mémorés en fonction du nombre et de la structure des répétitions. WOODWORTH remarque qu'elles ont été l'objet de prédilection de la psychologie expérimentale (*Psychologie expérimentale*, I, p. 6).

2. *La mémoire et l'oubli*, Paris, 1917. — De son côté, de façon plus brutale, J. DELAY admet une « mémoire sensorio-motrice régie par les lois biologiques de la réintégration, une mémoire sociale... régie essentiellement par l'application rationnelle des catégories du logicien », et une mémoire autistique, « qui obéit aux lois du dynamisme inconscient ». (*Les maladies de la mémoire*, Paris, 1942, p. 13 et 19.)



organique, il en fait un double spirituel de la perception<sup>1</sup>, inaltérable même s'il ne revient pas à la conscience (tous les souvenirs se conservent). Cette théorie a été rendue nécessaire par la conception que Bergson propose de la conscience (sans la justifier vraiment, puisque le premier chapitre de *Matière et mémoire* évite qu'elle puisse être mise en question, en faisant des images la réalité même)<sup>2</sup> : la conscience est une perception, il faudrait dire une « prise » du réel, qui s'effectue par intuition. Il ne saurait donc y avoir conscience du passé si ce passé n'était actuel, si le souvenir n'était pas permanent, et virtuellement présent<sup>3</sup>. Guidé par cette conception de la conscience, Bergson a critiqué les théories des partisans des localisations<sup>4</sup> : si on les admettait, la conscience ne ferait qu'accompagner la constitution du souvenir à partir des modifications organiques, elle ne serait pas la saisie d'une réalité toute faite.

Tel est le double postulat que l'on trouve au fondement de cette théorie des deux mémoires : postulat méthodologique : il y a une connaissance immédiate du réel ; postulat métaphysique : la conscience n'est pas l'expression d'une activité du sujet, elle est fusion avec le réel. Ils ont été depuis vivement contestés. On voit plutôt dans la conscience une conduite, une réponse aux influences du monde, et la mémoire, loin d'être la saisie du passé, est apparue comme la réaction à un manque dans la situation actuelle, l'acte par lequel le moi infléchit ses conduites présentes pour qu'elles tiennent compte des expériences qui l'ont modelé. On s'accorde de plus en plus pour dire qu'il n'y a pas présence d'un objet passé : le seul témoin du passé, ce sont les transformations qui subsistent dans le sujet à la suite de ses propres actions, et la mémoire est l'histoire qu'il élabore à partir de tels documents.

Il s'en faut pourtant que les psychologues soient tombés d'accord

1. Cf., dans *L'énergie spirituelle*, son article sur Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance, p. 110-152, notamment p. 130.

2. *Matière et mémoire*, p. 2, p. 12, et, p. 17 : « J'appelle *matière* l'ensemble des images, et *perception de la matière* ces mêmes images rapportées à l'action possible d'une certaine image déterminée, mon corps. »

3. *Ibid.*, p. 160, 166, 168. — La relativité de la conscience à l'action (*ibid.*, p. 33, 167), qui semble contredire la théorie de la *conscience-prise*, n'est pas fondamentale chez Bergson. En fait, il admet une conscience détachée de l'insertion du sujet dans l'espace, par exemple, à propos du rêve (p. 171). Il y a là une des principales difficultés de la théorie bergsonienne.

4. *Ibid.*, chap. II.

sur les matériaux, les mécanismes et la fonction de cette reconstitution. Il semble que chaque école ait eu tendance à expliquer toute la mémoire par référence à un « modèle » privilégié, à une fonction, qui n'est pas sans jouer un rôle, mais qu'il faut situer à sa vraie place si l'on veut vraiment unifier le domaine des réactions au passé. On ne peut ni sous-estimer l'importance des discontinuités qui existent en lui, ni en faire l'expression de réalités psychologiques absolument distinctes.

La psychologie expérimentale a sans doute permis d'atteindre quelques phénomènes fondamentaux de la mémoire. Non sans beaucoup d'hésitations.

Dans la voie des recherches inaugurées par Ebbinghaus, la mémoire est le pouvoir d'appréhender une connexion objective (mémoire immédiate), de l'apprendre et de la conserver (rétention), de la reproduire (évocation). Elle établit une association, dont l'oubli constitue la dislocation. On a tenté, en s'inspirant peu ou prou de l'idée d'un frayage, d'établir comment le nombre d'éléments fixés varie en fonction des répétitions (de leur nombre ; de leur structure ; du temps qui les sépare ; de leur signification ; de leur place dans la série, etc.)<sup>1</sup>.

Les résultats obtenus, outre leur valeur pédagogique, avaient le mérite d'indiquer la parenté qui existe entre l'apprentissage moteur et la fixation des souvenirs, verbaux ou visuels<sup>2</sup>.

Ces « lois » cependant, loin de faire connaître les conditions des phénomènes, se limitaient à fournir quelques corrélations. Leur insuffisance ressort nettement, si on envisage, par exemple, les lois de la mémoire immédiate, fixant le nombre d'éléments que le sujet peut retenir en « un seul acte » : ce nombre dépend en fait, non d'un pouvoir de mémoration, mais des procédés utilisés par le sujet pour opérer une structuration immédiate du donné à évoquer<sup>3</sup>.

1. Outre les travaux d'Ebbinghaus, ceux de Binet et Henri, de Lyon, de Thurstone, de Piéron, de Foucault, etc., ont donné lieu à l'établissement de courbes (cf. PIÉRON, *Nouveau traité de psychologie* de G. Dumas, t. IV, p. 81-102).

2. H. PIÉRON, *ibid.*, p. 89. Mais cet auteur note, dans un cas comme dans l'autre, de nombreuses irrégularités des courbes individuelles (*ibid.*, p. 85 et 89).

3. Cf. H. DELACROIX, Les souvenirs, *Nouveau traité de psychologie*, t. V, p. 327-334, et M. PRADINES, *Traité de psychologie générale*, t. III, p. 81 ; P. FRAISSE note de son côté, à propos de la perception du présent, que « le type d'organisation (de l'appréhension de la succession) dépend de l'attitude du sujet et de l'organisation des éléments » (*Année psychol.*, 1944-1945, p. 41).

De même, en ce qui concerne le rôle des répétitions, M. Piéron remarque que la fixation ne dépend pas seulement de ces dernières, mais de facteurs complexes, comme la volonté, l'attention, l'intérêt, les émotions vives, de dispositions physiologiques et de modalités sensorielles définies<sup>1</sup>. Les répétitions n'agissent que par l'intermédiaire d'une série de facteurs, sur lesquels les courbes d'acquisition ne renseignent pas directement, et qu'on ne peut mettre en relief que par des recherches plus complexes.

La notion d'une acquisition par frayage et par répétition ainsi assouplie, on a pu découvrir quelques facteurs importants pour comprendre le passage de l'habitude à la mémoire. C'est par exemple :

- la distribution des exercices : leur espacement (lois de Jost), leur facilitation par des apprentissages antérieurs (Ebbinghaus), l'influence négative des interférences (inhibition rétroactive) ;
- la nature du matériel à mémorer : sa nature sensorielle (visuelle, auditive, verbale) ; sa longueur (loi de Foucault) ; la situation des éléments dans la série à mémorer ; le rôle des groupements rythmiques, mettant en évidence une structuration primitive (Thurstone, Van der Veldt) ;
- la signification du matériel à retenir ;
- l'intérêt du sujet ;
- la situation dans laquelle s'effectue le rappel.

Ces constatations font ressortir la construction des souvenirs par toute une série de structurations, qui se font au travers des répétitions, mais qui n'en dépendent pas exclusivement. On peut retenir, comme apportant un éclaircissement important sur la nature de cette construction, les processus que Pavlov a définis par les lois de l'excitation et de l'inhibition. La liaison temporaire entre les excitants et les réflexes absolus constitue, nous dit-il, une sorte de synthèse ; la différenciation par inhibition (des excitants non confirmés) élabore une analyse du milieu<sup>2</sup>. Telle semble bien être

1. *Loc. cit.*, p. 81-84.

2. Voir par exemple, Les réflexes conditionnés (*Grande Encyclopédie médicale russe*, traduit dans *La raison*, n° 1, p. 16).



l'origine de cette mise en ordre du réel qui va se retrouver partout présente dans toutes les réactions mémorielles. Dès le réflexe conditionnel, la mémoire est une fonction, non seulement d'association, mais aussi de dissociation. Par là, elle effectue un travail qui prélude à celui de l'intelligence.

Cette mise en ordre, Pavlov la comprend d'ailleurs comme le principe même de la prise de conscience. L'état de veille est conçu par lui comme « la mobilité et la localisation des processus d'excitation et d'inhibition (d'une intensité et d'une étendue plus ou moins grande) » ; la conscience reste éveillée par la lutte entre les deux processus, tandis que le sommeil est caractérisé par la prédominance de l'inhibition<sup>1</sup>. Elle doit être liée, par là-même, aux plaisirs, aux douleurs, aux émotions qui accompagnent « le passage des excitations aux actes effecteurs correspondants »<sup>2</sup>.

Ainsi, pour la psychologie expérimentale qui a mis l'accent sur quelques aspects de la structuration mémorielle, pour la physiologie de Pavlov qui en marque les origines, la mémoire est bien ce « processus d'organisation » dont parlait déjà Ribot<sup>3</sup>. Par elle, la réceptivité du sujet se transforme, ainsi que son pouvoir de réagir, de façon plus précoce et mieux différenciée, aux stimulations qui intéressent son adaptation.

\*  
\* \*

Mais si on a généralement admis que la mémoire humaine s'appuie, en ses assises profondes, sur les lois générales de l'adaptation conditionnelle, on s'est aussi demandé ce qui a permis à l'homme de prendre conscience du passé.

Suffirait-il de dire que l'entrecroisement des associations assure la conscience de l'unicité, comme le hasard résulte de la rencontre de plusieurs séries causales ? Et la localisation dans le temps s'expliquerait-elle par la constitution d'un réseau d'associations<sup>4</sup> ? Cette hypothèse admet que la conscience du souvenir provient de l'activation d'une trace : on notera combien obscure est cette

1. *Ibid.*, p. 19.

2. *Ibid.*, p. 21.

3. *Les maladies de la mémoire*, p. 94.

4. H. PIÉRON, *loc. cit.*, p. 114.

métaphore<sup>1</sup>. Même, cependant, si la prise de conscience du souvenir était éclaircie dans cette voie, il resterait à comprendre comment un enchaînement d'associations peut prendre signification de passé, comment certaines images pourront être, non seulement opposées au présent, mais encore échelonnées le long du temps. C'est l'introspection qui nous renseigne sur l'existence de telles associations au cours des processus de localisation des souvenirs. Il reste à en rendre raison, et pour cela à faire l'étude des conduites par lesquelles l'homme est parvenu à se détourner de l'adaptation immédiate, à constituer le passé.

On a invoqué, pour comprendre cette émergence du souvenir, toute une série de fonctions : perception, affectivité, intelligence, vie interpersonnelle, dont on a voulu déduire la mémoire. On aurait pu dire, tout aussi bien, qu'elles exigeaient pour se développer des facteurs mémoriels.

Pour la Gestaltpsychologie, la fixation est tributaire de la mise en relief des bonnes formes : régulières, ou, tout au contraire, étranges, elles ont plus de chances de subsister<sup>2</sup>. L'apport le plus original de cette théorie réside dans l'explication de l'individualisation psychologique de l'événement. De même que dans un champ spatial, c'est la disposition symétrique de deux éléments qui permet de les unir dans une même figure, de même sur le plan temporel deux événements semblables s'évoquent l'un l'autre parce qu'ils se détachent sur un champ intermédiaire hétérogène<sup>3</sup>. C'est la superposition des traces qui va constituer l'opposition de la forme et du fond, principe de l'évocation du souvenir, comme de toute espèce de conscience.

Car tel est bien le postulat de la psychologie de la Forme : c'est

1. R. MAUBLANC observe que l'interprétation des traces est relative à l'état de la technique, depuis le sceau d'Hippocrate ou les « pores » de Descartes jusqu'au télégraphe de W. James (Sur deux théories de la mémoire, *Journal de Psychol.*, 1935, n° 3-4, p. 235-250).

2. Cf. P. GUILLAUME, *Psychologie de la forme* : « C'est le relief structural de la forme qui préserve un souvenir de l'oubli » (p. 153).

3. *Ibid.*, p. 160. On peut citer, comme allant dans le même sens que les expériences de Köhler rapportées par P. Guillaume, l'étude de BIRENBAUM sur l'oubli d'une prescription : l'hétérogénéité des tâches après l'homogénéité des occupations de distraction, la valorisation affective d'une tâche concurrente sont des facteurs d'oubli (Untersuchungen zur Handlungs- und Affektpsychologie, *Psychol. Forschung*, 1930, p. 218-288) ; cf. aussi BARTEL, Ueber die Abhängigkeit spontaner Reproduktion von Feldbedingungen, *Psychol. Forschung*, 1937, p. 1-25.



la différence d'intensité de deux stimulations, et la différence de potentiel qui en résulte<sup>1</sup>, qui sont à l'origine de la conscience. Un souvenir est la figure que forme, avec l'événement passé, la perception présente évocatrice, et qui se détache sur un fond indifférent. Mettons à part tout ce qu'il y a d'hypothétique dans la conception, proposée par Köhler<sup>2</sup>, de la superposition des traces. Il reste vrai que dans l'évocation involontaire il y a comme un nivellement des événements compris entre le souvenir et le présent. Mais nombreux sont les auteurs qui avaient, avant Köhler, observé ce phénomène, et l'avaient interprété comme l'effet d'un désintérêt passager, plutôt que comme une prégnance de type perceptif. Si un moment du passé est mis en relief, n'est-ce pas parce qu'il permet au sujet d'atteindre certaines satisfactions ou certaines détente<sup>3</sup>, beaucoup plutôt que par un effet de contraste de type topographique ? Il paraît impossible, pour expliquer la prise de conscience, de ne faire appel qu'à une différenciation d'ordre structural : c'est la vie entière du sujet, avec ses besoins et ses affects, qui doit intervenir pour rendre conscients perception et souvenir.

Selon cette orientation, plaisirs et douleurs, émotions et sentiments auraient la fonction de découper dans le tissu de nos conduites l'unité « événement », et d'en permettre la conservation. Entre un sentiment d'attente, entre un désir ou une angoisse, et la joie ou la tristesse qui succèdent à l'action, les perceptions, les idées, les mouvements d'adaptation s'inscriraient comme dans un cadre ; ils leur devraient de former une totalité, et de prendre un sens pour la personnalité. On pourrait alors comprendre qu'ils reparassent, en tant que souvenirs, sur le fondement des attitudes affectives qui ont servi à les organiser ; c'est là une observation devenue banale : Bartlett, par exemple, rapporte que, s'il s'agit d'évoquer des visages, c'est la mine, le type moral de l'homme, ce qui a frappé notre sensibilité, qui reparait en premier lieu, lié, parfois, à tel ou tel détail sensoriel significatif<sup>4</sup>. Il dit encore que l'attitude générale qui

1. P. GUILLAUME, *loc. cit.*, p. 41.

2. *Ibid.*, p. 159-160.

3. On peut prendre comme exemple l'apparition des images-éclairs. La théorie de Köhler semble incapable d'en rendre compte. Elles apparaissent souvent, comme l'a indiqué I. MEYERSON, pour créer une diversion aux préoccupations dominantes (Les images-éclairs, *Journal de Psychol.*, 1929, n° 7-8, p. 575).

4. *Remembering*, p. 53.

commande les processus d'évocation doit être définie en termes de sentiments et d'affects, dont le souvenir serait comme une « justification »<sup>1</sup>. Des remarques analogues ont souvent été faites à propos des premiers souvenirs<sup>2</sup>.

Le problème de la mémoire affective a été maintes fois repris depuis Ribot<sup>3</sup> jusqu'à G. Gusdorf<sup>4</sup>. On n'a certes pas eu de peine à montrer que dans tous les cas où un affect ressurgit, il ne le fait qu'introduit par une perception — saveur, odeur par exemple — qui évoque la situation dans laquelle le sujet avait éprouvé joie ou tristesse<sup>5</sup> : il faut tout au moins admettre, dit-on alors, l'existence d'une représentation latente. D'autres auteurs — James, Delacroix<sup>6</sup>, Signoret<sup>7</sup> — vont plus loin : considérant que l'affect ne saurait résulter que de l'insertion du sujet dans le monde actuel, ils font du souvenir affectif un phénomène illusoire — affect présent que suscite le souvenir représentatif.

Cette critique repose sur l'opinion que le souvenir doit être un fragment du passé, un vestige retrouvé intact sous les déblais de notre histoire, une chose mentale — ce que, nul ne peut le contester, un affect ne sera jamais : il ne saurait subsister après la disparition des circonstances qui l'ont fait naître. Mais les partisans de la mémoire affective peuvent objecter qu'il n'en va pas autrement d'une perception ou d'une pensée. Elles visent l'adaptation du sujet, elles se délimitent en fonction des besoins de l'action, elles s'insèrent dans notre vie : comme l'affect elles devraient s'évanouir. Il n'y a aucune raison de privilégier la représentation du point de vue de la conservation, et le paradoxe de la mémoire affective, d'affects subsistant après la situation qui les rendait nécessaires, est celui de

1. *Ibid.*, p. 206-208.

2. J. SUBES, D. VIRE, Souvenirs d'enfance et genèse de la mémoire, *Enfance*, 1951, n° 1, p. 65-66. — Dans son étude, Souvenirs d'enfance, M. CHASTAING cite des souvenirs qui ont été découpés dans sa vie par des émotions (*Journal de Psychol.*, à paraître). Je remercie M. Chastaing de m'avoir communiqué une épreuve de cet article).

3. *Problèmes de psychologie affective*.

4. *Mémoire et personne*. G. GUSDORF voit dans le « souvenir bloc concret » — du type des souvenirs proustiens — une manifestation essentielle du rôle de la mémoire, qui est de nous restituer nos valeurs personnelles (p. 121).

5. DUGAS, se référant aux souvenirs proustiens (*Journal de Psychol.*, 1930, nos 3-4, p. 252-253).

6. *Nouveau traité de psychologie*, t. V, p. 378 sq.

7. *Journal de Psychol.*, 1935, nos 3-4, p. 251-270.

la mémoire tout entière. Ne trouverions-nous pas la solution à ce problème, si, au lieu d'admettre que l'événement se conserve sous forme de peinture<sup>1</sup>, nous disions qu'à la suite de l'événement un ensemble de modifications se sont produites dans le sujet, qui subsistent en lui ? Ces modifications constituent une réorganisation dans l'ensemble des réactions anciennes et dans leur support physiologique — que ces réactions soient motrices, affectives ou représentatives. Le souvenir n'est pas la résurrection d'un état de conscience ancien, mais la réaction présente à un état actuel du moi : celui qu'a laissé après elle une entreprise d'autrefois.

Lorsqu'un parfum de feuilles mortes évoque la forêt, il le fait par l'intermédiaire d'une attitude affective qui peut se manifester longtemps avant qu'apparaisse la représentation correspondante : on revit dans la forêt ancienne avant de la revoir<sup>2</sup>. Il s'agit d'une émotion conditionnelle : l'organisation affective est la plus vivace. Il peut arriver que l'association représentative soit la première à ressusciter<sup>3</sup> : c'est peut-être que la perception s'était formée sur un fondement d'automatismes qui reléguaient au second plan l'affectivité. Souvent aussi la représentation et l'affect s'entretiennent l'un l'autre, conformément à ce qui s'est produit lors de la fixation<sup>4</sup>. L'importance respective de l'organisation affective et de l'organisation représentative varie selon les situations et aussi selon l'éducation et le type des sujets.

Ainsi l'existence d'une mémoire affective peut inciter les psychologues à abandonner la notion d'une image immatérielle toujours présente ; elle contribue à les orienter vers l'hypothèse de la reconstitution, à la suite d'une stimulation conditionnelle ou d'un effort volontaire, du complexe de réactions qui est intervenu dans la situation antérieure. Permet-elle cependant de rendre compte de toute la mémoire ? L'émotion peut bien favoriser la perception de certains détails, et par un processus de conditionnement en susciter

1. Selon la métaphore, si caractéristique, d'ARISTOTE (*De memoria*, 450 a 28).

2. Exemple analogue chez Proust, cité par DUGAS, *loc. cit.*, p. 251-252. ABRAMOWSKI signale de même un sentiment de familiarité sans images (*Le subconscient normal*, 1914, p. 1-49).

3. P. GUILLAUME note la prépondérance de ce mode de rappel, dans le souvenir de noms de lieux (*Journal de Psychol.*, 1925, n° 2, p. 145).

4. Voir par exemple CLARK, Some factors influencing the remembering of prose material, *Archives of Psychol.*, 1940, 73 p.



plus tard le rappel : elle ne peut à elle seule rendre compte de la formation des images<sup>1</sup>.

On a cherché ailleurs le mécanisme de la construction des souvenirs.

On a pu souligner l'importance des processus physiologiques, mis en évidence, en particulier, par la parenté entre les courbes de l'apprentissage moteur et les courbes de la fixation des souvenirs, ou par le phénomène dit de la « réminiscence »<sup>2</sup>. Les études sur le témoignage ont de leur côté mis en évidence que les habitudes, le besoin d'unification et de symétrie déterminent une simplification de type pragmatique<sup>3</sup>. Les expériences de Bartlett<sup>4</sup> confirment celles de Philippe<sup>5</sup>. L'image est entraînée par l'ensemble des attitudes que le sujet prend à l'égard du monde<sup>6</sup>. On a enfin noté, à côté de la simplification sous l'influence de l'action, l'existence d'une schématisation spécifique, qui s'exprime dans les lois de l'oubli progressif<sup>7</sup>. C'est la vie tout entière du sujet qui modèle sans cesse l'organisation par laquelle le sujet avait réagi à l'avènement initial.

Mais pas plus que dans la perception ou dans l'affectivité on ne trouvait, dans l'intervention de cette pluralité de facteurs, l'origine de la conscience du passé en tant que passé, caractéristique de la mémoire humaine. C'est vers les fonctions intellectuelles que beaucoup d'auteurs se sont tournés pour la découvrir. Non seulement, en effet, le langage et la pensée conceptuelle introduisent des transformations profondes dans les mécanismes mémoriels<sup>8</sup>, mais ils per-

1. On ne saurait oublier d'autre part que la mémoire n'est pas seulement restitution du passé. Elle est aussi conscience du passé en tant que tel, elle est histoire. Ce n'est certes pas l'affect qui saurait assurer cette localisation, car il opère plutôt une fusion des moments.

2. Cf. R. WOODWORTH, *Psychologie expérimentale*, tr. fr., t. I, p. 86-92.

3. F. GORPHE, *La critique du témoignage*, p. 293 sq.

4. *Remembering*, p. 171-176, 178, 185.

5. *L'image mentale*, 1904.

6. « L'image, dit I. MEYERSON, s'abstrait ou elle se généralise. Dans le premier cas, le contour devient progressivement exact et plus précis... Dans le deuxième cas, l'image évolue vers une image-type représentant à elle seule l'ensemble du groupe... » *Nouveau traité de psychologie*, t. II, p. 593.

7. Cf. PIÉRON, *loc. cit.*, p. 104.

8. Voir par exemple PIÉRON, *Nouveau traité de psychologie*, p. 127 ; ELMGREN, Le problème fonctionnel de la mémoire (*Journal de Psychol.*, 1937, n° 9-10), p. 720 : il n'y a pas de corrélation notable entre les capacités mnémoniques. — H. WALLON et E. EVART-CHMIELNISKI ont étudié chez des enfants l'acquisition de séries d'objets différents : les résultats sont divers, tant du point de vue du nombre des essais que du mode de progression, des erreurs par inversion, etc. (*Les mécanismes de la mémoire en rapport avec ses objets*).

mettent la construction du temps grâce à des jugements de causalité<sup>1</sup>. Ainsi se constitue une mémoire intellectuelle, œuvre de la pensée rationnelle. H. Delacroix, après avoir montré que l'habitude, disposition fonctionnelle, « grande constructrice de systèmes et de machines », efface la singularité des événements, lui oppose le souvenir unique et identique. Il est l'œuvre du jugement par lequel s'édifient conjointement passé et personnalité<sup>2</sup>. La localisation du souvenir devient le principe de la reconnaissance, et la mémoire est la reconstruction du passé, qui débute dans le sentiment de l'avant et de l'après, mais qui s'épanouit en pensée, grâce, notamment, aux signes linguistiques. La mémoire est « la pensée selon le Temps »<sup>3</sup>. De son côté, M. Pradines décrit une mémoire logique qui, des événements constitutifs de mon passé, « ne retient guère que les relations causales et les schémas utiles »<sup>4</sup>. Elle s'est développée à partir d'une « mémoire comprise dans l'épaisseur du présent et qui en est inséparable »<sup>5</sup>, qui est la conscience même : elle est l'épanouissement de la conscience en pensée, mémoire de la raison chargée d'édifier la personne<sup>6</sup>.

Ces analyses ont marqué avec bonheur l'importance des processus intellectuels dans la constitution du souvenir. Mais quel est exactement leur rapport avec les signes concrets, avec les images ? Il est impossible de sous-estimer le rôle de ces dernières. On a notamment remarqué que les agnosiques, contraints de suppléer au déficit d'images dont ils souffrent par des opérations intellectuelles, ont une conduite mémorielle hésitante, compliquée, fort différente de celle d'un sujet normal<sup>7</sup>. De tels faits n'indiquent-ils pas que la mémoire intellectuelle doit normalement s'appuyer sur la mémoire concrète des signes fournis par les automatismes ? Il est vrai, sans doute, que de l'habitude à la mémoire la discontinuité est la même

1. L'idée avait été émise par L. BRUNSCHVIG (*L'expérience humaine et la causalité physique*, p. 508).

2. *Nouveau traité de psychologie*, t. V, p. 338 : « Le souvenir n'est pas l'image, mais un jugement sur l'image dans le temps. »

3. *Ibid.*, p. 344.

4. *Traité de psychologie générale*, t. III, p. 85.

5. *Ibid.*, p. 87.

6. La mémoire est alors « l'utilisation, par une faculté qui n'aurait rien de sensoriel, à des fins qui dépassent toute perception, de quelques résidus de la mémoire perceptive » (*ibid.*, p. 72).

7. Cf. à cet égard l'exemple de l'astérognosique cité par J. DELAY (*Les dissolutions de la mémoire*, p. 17-19).

qu'entre la pure adaptation et la construction de la personne. Mais n'est-ce pas au travers de l'activité mémorielle que la personne s'est constituée ? Il est vrai aussi que la mémoire se transforme sous l'influence de la pensée causale, se précise, s'organise : mais n'a-t-elle pas contribué à la faire éclore ? Avant que l'enfant ne possède la moindre maîtrise du raisonnement causal, il lui arrive, dans sa troisième année, de rappeler des souvenirs anciens de plusieurs mois, avec la conscience du révolu : c'est sur les fondements des souvenirs — et non inversement — que se construit la pensée causale<sup>1</sup>. Notre introspection d'adulte nous fournirait aussi mainte preuve de l'antériorité du souvenir sur sa localisation<sup>2</sup>. De tels faits, les théories intellectualistes les admettraient peut-être. Ne faut-il pas pourtant en tirer la conclusion que la mémoire humaine, loin d'être le résultat d'une élaboration des images par la raison, est la condition de l'avènement de cette dernière ? Ou, plus exactement, n'est-ce pas par un seul et même progrès que la mémoire, l'intelligence et la personne se construisent ensemble et en interaction<sup>3</sup> ?

S'il est vrai que l'habitude, comme le dit H. Delacroix<sup>4</sup>, sans être la mémoire elle-même en soit la condition, et s'il est vrai que l'image apparaisse comme une préfiguration du souvenir, ne convient-il pas de chercher dans l'histoire de l'esprit dans quelles conditions et par quels processus a pu se produire l'émergence des fonctions les plus élevées ? C'est vers une étude génétique que l'on s'est tourné pour définir les circonstances de la construction des souvenirs et pour saisir l'origine de la conscience du passé.

Pierre Janet est sans doute celui qui a posé avec le plus de force ce problème génétique<sup>5</sup>. C'est dans le récit, forme primitive du

1. Cf. les observations de W. STERN (*Psychologie der frühen Kindheit*, p. 188 sq.), de DECROLY (*Etudes de psychogenèse*), sur les premiers souvenirs de l'enfant.

2. On peut songer, par exemple, aux images-éclair.

3. La mémoire, avant même d'aboutir à la localisation dans le passé, permet la comparaison des termes, et on saisit l'enchaînement. C'est ce qu'avait indiqué LEIBNIZ : « La mémoire fournit une espèce de consécution aux âmes, qui imite la raison, mais qui doit en être distinguée. » Et il donne l'exemple du chien qui en voyant le bâton se souvient de la douleur qu'il lui a causée (*Monadologie*, 26). Mais aussi le langage transforme les modes de fixation et de rappel, substitue l'idée au schéma, planifie les images, les enchaîne en une histoire.

4. *Loc. cit.*, p. 336.

5. Les travaux d'HALBWACHS et de Ch. BLONDEL ont de leur côté beaucoup fait pour attirer l'attention sur le rôle de la vie sociale. HALBWACHS soulignait que la société nous apprend à conserver ce qui est important pour elle. Elle orga-



rappel, que se place selon lui l'origine de la mémoire authentique, distincte à la fois de l'habitude et de la mémoire brute<sup>1</sup>. D'où vient le besoin, non pas seulement de revivre, mais encore de représenter mes gestes passés, et de signifier par ma conduite présente une scène dont j'ai été le témoin, jadis ou naguère ? Qui répond à cette question explique à la fois fixation et évocation des souvenirs : car autre doit être une perception qui vise l'adaptation, et se trouve suivie de réflexes conditionnés, et autre la perception qui s'élabore en vue du récit. La première peut opérer des analyses fines, mais ne donne pas un *tableau* du passé. La deuxième seule sera capable de fixer des images en les organisant autour d'un thème qui sera plus que pragmatique : dramatique. C'est le désir de dire une histoire qui contraint le sujet à la fixer. La mémoire, située dans le prolongement des conduites de suspension et de conservation, de l'attente, de la recherche, de l'activité différée, « est l'invention de conduites particulières à l'absence, destinées à triompher des objets absents et des hommes absents »<sup>2</sup>. P. Janet en voit l'origine dans le désir de renseigner le socius pour que le groupe tout entier puisse s'adapter<sup>3</sup>.

En faisant de la mémoire un moment de développement du langage, P. Janet montrait comment société et mémoire se construisent dans des conduites sociales, dans la chasse ou le travail, qui se situent au delà des affects et en deçà de la pensée conceptuelle, au sein des réactions par lesquelles les hommes, pour sceller alliance,

nise, en fonction de ses propres valeurs, les ensembles de représentations, les cadres, qui sont la trame nécessaire à la résurrection des souvenirs. Plus encore, elle ordonne les souvenirs dans le langage. Elle fournit les points de repère nécessaires à la localisation (*Les cadres sociaux de la mémoire*, 1925). Ch. BLONDEL cependant objectait, à ces points de vue qu'il adoptait dans leur ensemble, que les images individuelles qu'Halbwachs reléguait dans les rêves devaient jouer un rôle dans la mémoire, et avaient une autre origine que sociale (*Introduction à la psychologie collective*). C'est oublier, répondait HALBWACHS, le rôle du dialogue social qui valorise les événements à fixer (*La mémoire collective*, 1946). Ch. BLONDEL mettait l'accent sur une difficulté majeure : comment s'effectue la liaison entre les perceptions et les cadres sociaux ? Comment ces cadres eux-mêmes se sont-ils constitués ? On peut penser que la première tâche est de décrire les activités sociales qui, des percepts, ont fait des objets à rappeler. C'est là précisément le problème que s'est posé P. JANET.

1. *L'évolution de la mémoire et de la notion de temps* (1928), p. 203 sq.

2. *Ibid.*, p. 231.

3. *Ibid.*, p. 233. ENGELS rapporte au travail, qui a multiplié les cas d'assistance mutuelle, de coopération, le besoin « de se dire quelque chose » : langage, mémoire et travail sont des fonctions en étroite corrélation (*Dialectique de la nature*, 1876, trad. Bottigelli, Paris, 1951, p. 174).

ont dû s'informer les uns les autres. C'est sans doute dans le cadre d'une telle théorie que la psychologie de la mémoire peut progresser avec sûreté.

Peut-être cependant faudrait-il remonter en deçà du récit pour le rattacher à la mémoire-habitude. C'est alors le « rite » (au sens large du mot) qui semble pouvoir servir de chaînon intermédiaire. Il consiste dans la répétition de certains événements, heureux pour la plupart, dans une reduplication du vécu, dans un simulacre, selon l'expression d'H. Wallon<sup>1</sup>. Le rite se différencie des réactions conditionnelles et des habitudes en ce qu'il manifeste un certain détachement à l'égard du but : il est surtout attentif à la forme du geste. L'enfant de 11 mois qui se sert d'une ficelle pour atteindre un objet obéit le plus souvent à une stimulation conditionnelle<sup>2</sup>, par désir de l'objet ; l'enfant de 2 ans qui ne saurait s'endormir sans sa poupée préférée vise essentiellement à se prémunir contre un changement, et quelle que soit l'interprétation qu'on donne de son geste, c'est une « conduite du moi »<sup>3</sup>. Entre 11 mois et 2 ans l'enfant a appris à imiter, à contrôler le geste par lequel il intériorise mimiques et mouvements d'autrui ; il a appris à se voir dans la glace, à se voir comme les autres le voient. Et surtout il commence à parler avec les mots d'autrui. Il possède un personnage et il y est attentif. C'est toutes ces acquisitions qui se reflètent dans le rite.

Il est, en un sens, une habitude : déclenchée par une stimulation conditionnelle, il doit à quelques répétitions d'être devenu un besoin. Mais la satisfaction qu'il apporte n'intéresse pas tant le moi sensorimoteur que le moi social en formation, désireux de s'assurer une certaine sécurité grâce à la répétition d'un geste. Le rite confère au sujet une sorte d'épaisseur temporelle, qui préfigure l'intériorité de cette vie subjective que développent les fictions (elles-mêmes bien longtemps rituelles), et qu'affirme la mémoire. Par ailleurs le rite, comme la mémoire, est bien un recommencement des gestes du moi,

1. *De l'acte à la pensée*, p. 179.

2. Compliquée de réaction circulaire, orientée bientôt par la conscience des rapports du moyen au but ; mais il n'y a pas dans une telle conduite, quelle que soit sa complexité, de représentation au sens propre du mot.

3. Une conduite où la peur du changement apparaît comme une première forme de la conscience du temps. L. LÉVY-BRUHL a noté l'importance de cette attitude dans les populations archaïques (*Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*).

mais il est le recommencement vécu d'une série d'événements.

Il est vrai qu'il y a discontinuité du rite à la mémoire : celle-ci renvoie à un événement unique, et non à une multiplicité comme le rite ; elle n'est pas, non plus, automatique comme lui. Ce dernier point est souligné par P. Janet : il a observé que, dans certains cas, le malade joue la scène qu'il se refuse à rappeler à sa conscience. Il a appelé cette conduite réminiscence<sup>1</sup> : on n'est pas là, dit-il, en présence de récits, de souvenirs ; c'est de l'échopraxie. Il faut expliquer le passage du rite au récit, c'est-à-dire, en somme, la conscience du passé.

Ce progrès semble devoir se produire dans les moments où le sujet cherche à se valoriser dans le groupe en imitant et, plus tard, en disant ce qu'il a observé. Ce n'est plus dans le retour à une situation familière qu'il trouve la sécurité, c'est dans un effort pour faire participer autrui à sa propre vie. Le rappel du souvenir aurait alors comme principale motivation le désir, non pas seulement de rendre service au groupe en l'avertissant par une mimique émotionnelle, mais de se situer dans le groupe comme un *personnage*. L'évocation du passé singulier, saisi en tant que tel, hors des habitudes comme des fictions, semble bien en ses origines avoir pour fonction de dire les difficultés surmontées, les victoires remportées, les « hauts faits » qui par la suite deviendront faits historiques<sup>2</sup>. Parfois l'acteur et le récitant se séparent : en entendant raconter ses gestes par autrui, le sujet commence à mieux prendre conscience de lui-même ; il en est ainsi, bien des fois, dans l'enfance<sup>3</sup>.

1. *Loc. cit.*, p. 210 ; cf. *ibid.*, p. 240, quelques cas de récitation littéraire et passive. H. WALLON signale aussi que, « tout en préluant à la représentation, l'imitation peut aussi lui être contraire » (*De l'acte à la pensée*, p. 178) : elle fait fusionner le sujet et son modèle : « L'élément proprioceptif du mouvement pour lui-même abolit la naissante image liée à l'action du mime. »

2. I. MEYERSON distingue la rétrospection, « évaluation générale et qui reste encore impersonnelle (...), peu différente de l'action elle-même », et le récit. Celui-ci « est une condensation, une dramatisation, une mise en scène, — et, par voie de conséquence, une personnalisation ». (*Les fonctions psychologiques et les œuvres*, 1948, p. 155-156.)

3. Au travers des rites, la personnalité prend une première consistance. Chez les peuples archaïques, le sujet s'authentifie dans la répétition des gestes des ancêtres, en s'appuyant sur le monde permanent des symboles (cf., par exemple, M. LEENHARDT, *Gens de la grande terre*, p. 192-193). Il semble que ce fut un seul et même acte que d'instituer les techniques et les coutumes rituelles qui les ont soutenues, et de fabriquer la fonction mémorielle et la permanence du moi : l'homme ne pouvait conserver les choses sans, du même coup, se conserver lui-même. Mais il a fallu longtemps pour que de cette première forme de mémoire, encore bien peu



C'est dans le cadre du rite et du récit que peuvent le mieux s'expliquer les interventions des affects et de l'intelligence. L'événement unique qui est fixé pour être raconté comme un témoignage de la valeur personnelle du sujet ne saurait être dissocié dans la trame des comportements que s'il se détache par sa valeur émotionnelle : nous avons vu qu'il devait être compris entre une attente et une émotion de joie ou de tristesse. Mais aussi, pour que cet événement puisse être répété en mimiques imitatives et en récit, il faut qu'au moment même où il les vit ou immédiatement après, le sujet se détache de ses émotions et de ses gestes, comme pour les regarder<sup>1</sup>. Il faut qu'il les transpose à l'aide de symboles et de signes. Avec leur appui, le souvenir a pu évoluer dans deux directions, parallèles plutôt que divergentes. *Parlé*, il est devenu analyse de la vie, histoire qui cherche, non seulement à élaguer les détails inutiles, mais, grâce aux progrès que l'intelligence causale a pu faire par ailleurs<sup>2</sup>, à comprendre les conditions du passage d'un moment à l'autre, leur enchaînement. *Joué*, le souvenir est devenu spectacle, fait artistique. Le passage est constant de l'histoire à l'art. La mémoire évolue de l'une à l'autre, toujours orientée vers une analyse du vécu, et toujours appuyée sur ces documents concrets que sont les images, les attitudes affectives et leur jeu déformant.

\*  
\* \*  
\*

Cette ambivalence peut en un certain sens expliquer l'opposition des écoles, qui se manifeste dans les problèmes les plus circonscrits, celui de la mémoire affective ou de la paramnésie, par exemple. Sur le plan de la structure, l'hypothèse de la trace progressivement

personnelle, on passe à la mémoire historique. — Chez l'enfant, ce passage, aux abords de 3 ans, semble exiger toute une série de conduites, de sentiments et de représentations relatifs à la conscience du moi : la fierté de surmonter les incapacités d'autrefois, la pensée confuse de l'avenir, la conscience du destin individuel, de l'encadrement de la vie entre la naissance et la mort, la revendication d'une certaine autonomie, la joie d'inscrire dans des simulacres d'œuvres la marque de sa personnalité.

1. C'est le problème de la mémoire immédiate, tel que le pose par exemple la maladie de Korsakoff. Il faut que le sujet se situe sur deux plans pour se voir agir. Il doit apprendre à inhiber l'acte pour l'isoler : c'est ce que fait l'enfant qui s'interrompt dans son mouvement pour en voir la trace derrière lui. Cet apprentissage de la succession suppose une maîtrise de soi qui relève d'un premier dédoublement du moi (moi sensori-moteur subordonné au moi social).

2. Dans la voie des activités techniques.

façonnée est critiquée par celle d'une image réalisée d'emblée. Sur le plan fonctionnel, la mémoire est interprétée comme un processus d'adaptation par assimilation du nouveau à l'ancien, ou comme un désintérêt à l'égard du présent, ou encore comme un effort de construction du temps... Aucune de ces théories ne manque d'invoquer des faits en sa faveur. Et pourtant l'éclectisme s'avère impossible : on ne peut, notamment, concilier le point de vue physiologique et le point de vue spiritualiste.

Une idée ressort de la plupart des recherches actuelles : la mémoire n'est pas la vision d'un passé tout fait. Le souvenir n'est pas donné. Il résulte de la longue suite des activités par lesquelles le sujet réagit aux modifications qu'un événement passé lui a fait subir. Activités de conditionnement qui ont donné une première analyse du milieu, et qui sont nécessaires à l'apparition de conduites plus complexes. N'y aurait-il que cette indication, elle suffirait à démontrer qu'il n'y a pas de souvenir immatériel, de souvenir « pur » : le souvenir de l'événement ne se comprendrait pas sans une mise en ordre qui se joue aussi sur le plan physiologique. Il est vrai que le souvenir est autre chose qu'une réaction d'adaptation au monde : il appartient à l'ensemble des conduites sociales de l'élaboration de la personne, il dépend de la vie interpersonnelle. Seul un sujet qui ne se borne pas à vivre les événements, mais qui tend à les faire siens, peut les individualiser, les percevoir dans leur succession, leur donner un contour, un sens, un ordre. Cette définition de l'événement ne pourrait avoir lieu chez un individu qui vivrait isolé. Comme l'ont vu M. Halbwachs et P. Janet, c'est parce qu'il éprouve le besoin de rendre compte à autrui de ses actes qu'il organise ses souvenirs : le découpage du vécu en moments, le choix des instants décisifs révèlent le souci de faire participer l'auditeur au tableau qui lui est dépeint. Et cela serait impensable sans une coopération très développée. Mais on doit peut-être ajouter que ce désir de faire participer autrui au vécu n'existerait pas, ou tout au moins serait beaucoup moins fort, s'il ne s'agissait pas pour l'individu de s'affirmer lui-même. Les premières opérations de la fixation — l'attention aux articulations d'une scène — supposent déjà une certaine capacité de contrôler son propre geste. Ce pouvoir, en définitive, est sans doute d'origine sociale. Mais le récit devient souvent un moyen de

se poser devant les autres. En extrayant un rapport plus ou moins ordonné des attitudes affectives, des schémas et des images flottantes qui reviennent conditionnellement à sa conscience, le sujet s'explique et se justifie.

Ainsi la mémoire n'apparaît aujourd'hui ni comme la chose de la personne, ni comme une conduite simplement sociale. Elle est une fonction de personnalisation au travers d'activités sociales. Celles-ci seront évidemment de niveau très divers, selon qu'interviennent la perception, le langage ou la pensée rationnelle et méthodique : de là les différences que l'on a pu noter entre les divers exercices mémoriels. Mais il reste toujours que la mémoire est ce pouvoir de reprendre les modifications subies — ces vestiges du passé — pour en tirer l'histoire chargée de valoriser le moi. Le souvenir, loin d'être un reflet spontané ou une construction de la raison préexistante, est une conduite originale, où la représentation naissante (re-présentation) est une action qui rassemble en un faisceau les plus importants de nos événements sociaux, pour en faire une première ébauche de la personne.

PH. MALRIEU.